

INSTITUT DE FRANCE
ACADEMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

NOTICE

sur la vie et les travaux
de

Pierre George

(1909-2006)

par

Jean-Robert Pitte

Membre de l'Académie

lue le lundi 12 octobre 2009



PARIS
PALAIS DE L'INSTITUT

MMIX

ALLOCUTION
de
Jean-Claude CASANOVA
Président de l'Académie des sciences morales et politiques

Monsieur le Chancelier,
Mes chers Confrères,
Mesdames et Messieurs,

Notre compagnie est assemblée pour entendre la lecture de la Notice sur la vie et les travaux de Pierre George qui fut élu dans notre académie le 14 janvier 1980, et qui nous a quittés le 11 septembre 2006.

Selon notre tradition, cette notice sera lue par son successeur à la section « histoire et géographie », notre confrère, Monsieur Jean-Robert Pitte, élu le 23 juin 2008. Monsieur Jean-Robert Pitte est professeur à l'Université Paris IV, héritière directe de l'ancienne Faculté des Lettres de l'université de Paris, qu'un usage ancien nommait la Sorbonne. Il a été le président de cette université et il y enseigne la géographie.

Comme vous le savez, je me suis donné pour tâche, durant ma présidence, de préciser l'histoire et le rôle de la section à laquelle appartient le confrère que nous entendons lors de cette cérémonie commémorative. Vous me permettez donc de dire quelques mots, non pas à propos de la section, mais à propos de la géographie dans cette section, puisque c'est la principale des disciplines dans laquelle notre nouveau confrère, comme son prédécesseur, excelle.

Je ne peux le faire, imitant l'avocat dépeint par Racine dans *Les Plaideurs*, qu'en retraçant l'histoire de la géographie à l'Institut, et pour cela

en remontant au déluge, avant même la création de l'Institut, avant la Révolution Française, au temps de l'Académie royale des sciences où la géographie pour la première fois trouva sa place.

La cartographie préoccupait les savants. À l'Académie, Philippe de La Hire avait proposé en 1701 un système de projection orthographique, pour représenter sur le papier les formes arrondies du globe. Jean Mathieu de Chazelles, professeur d'hydrographie, astronome et géomètre, dressa pour nos marins d'admirables cartes maritimes. Bien évidemment le Roi se préoccupait de donner les meilleures cartes à nos armées. Aussi, très officiellement, « une place d'adjoint géographe » fut-elle créée, à l'Académie des sciences, le 22 mai 1730. Fontenelle y tenait alors le registre des séances et il écrit à la date du 24 mai : « J'ai lu à la compagnie la lettre suivante de M. de Maurepas à M. le Président de Maisons, écrite de Fontainebleau, le 22 mai 1730 : *Le Roi désirant, Monsieur, qu'il y ait quelqu'un qui s'applique à la Géographie dans l'Académie, Sa Majesté souhaite qu'il soit ajouté au nombre dont elle est composée, une place d'adjoint géographe, à laquelle sa majesté a bien voulu attacher une pension de mille livres. Aussi, Monsieur, pour répondre aux intentions de Sa Majesté, si favorables à l'Académie, vous voudrez bien faire proposer dans la première assemblée, l'élection de deux sujets pour remplir la dite place d'adjoint. Vous connaissez, Monsieur, les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être plus parfaitement que personne du monde, Monsieur, votre etc.* » La compagnie s'exécuta et, le 14 juin (on admirera la célérité), Fontenelle pouvait écrire dans le même registre : « J'ai lu à la Compagnie une lettre de M. de Maurepas du 10 juin, par laquelle il me fait savoir que sur la nomination du 7 juin, le Roi a choisi M. Buache. »

Il s'agissait de Philippe Buache (1700-1773), premier géographe du Roi qui devint ainsi le premier géographe en titre de l'Académie. Lui succédèrent : en 1773, Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (1697-1782) lui aussi premier géographe du Roi ; puis, en 1782, Jean Nicolas Buache de La

Neuville (1741-1825), encore premier géographe du Roi mais aussi ingénieur hydrographe en chef de la Marine royale. Lors de la réorganisation de l'Académie, en 1785, il deviendra « associé géographe », ce qui éleva sa personne mais aussi sa discipline et ses fonctions.

Comme on sait, l'Académie royale des sciences fut supprimée le 8 août 1793 et l'Institut national des sciences et des arts fut créé le 25 octobre 1795, ou plutôt le 3 brumaire an IV. Dans la deuxième classe de l'Institut (celle dont notre Académie est issue) apparaît une section « géographie et navigation » qui comptait six membres. Cette section a vécu huit ans, jusques en 1803, comme toute cette deuxième classe que Bonaparte finalement jugea inutile et supprima.

Voici quels étaient ces membres qui constituèrent le premier corps constitué de géographes français. D'abord, Jean Buache de La Neuville, déjà cité, qui survécut à la Révolution et qui survivra à tout. Après la chute de l'Empire, on le retrouve à l'Académie royale des sciences reconstituée où il finit ses jours en 1825. Il avait été un des fondateurs du Bureau des longitudes. Le deuxième est Edme Mentelle (1730-1815) qui enseigna l'histoire et la géographie à l'École militaire de 1760 à 1792 (il eut donc Bonaparte pour élève) et qui devint le premier professeur de géographie de l'École normale. En 1803 il rejoignit la classe « histoire et littératures anciennes ». Le troisième est Carl Reinhard (1761-1837), grand diplomate qui devint membre de notre Académie en 1832, et dont j'ai déjà parlé ici. Permanent académicien, puisque en 1803 il se retrouve lui aussi dans la classe « histoire et littératures anciennes » de l'Institut, et en 1816 à l'Académie des inscriptions et belles lettres. Le quatrième est le Comte Charles de Fleurieu (1738-1810), capitaine de vaisseau, ministre de la marine en 1791, gouverneur du malheureux Dauphin, puis, sous Bonaparte, Conseiller d'État, Président de la section de la marine au Conseil d'État, Sénateur et membre de l'Institut dans la classe des sciences à partir de 1803. Le cinquième est moins connu, il s'agit de Pascal Gosselin (1751-1830),

géographe de l'Antiquité grecque, qui, en 1803, va lui aussi rejoindre la classe « histoire et littératures anciennes ». Le dernier est célèbre : le Comte Louis de Bougainville (1729-1810), mathématicien, auteur du *Voyage autour du monde*, donna son nom à une île et aux bougainvilliers ; il rejoint également la classe des sciences en 1803.

Bonaparte supprima, nous l'avons dit, la classe des sciences morales et politiques, mais comme tous les militaires, grand utilisateur de cartes, il trouvait utile la géographie. Il la conserva donc et l'accoupla aux sciences, comme avant la Révolution. Il y eut ainsi, de 1803 à 1816, une section « géographie et navigation » dans la première classe de l'Institut (celle des sciences physiques et mathématiques). Cette section devait comprendre trois membres, et n'en recruta que cinq au cours de la période, dont les trois premiers (Bougainville, Fleurieu et Buache) venaient de la section géographie de la défunte deuxième classe.

Cette section survivra à la troisième réorganisation de l'Institut, en 1816, et se retrouvera au sein de l'Académie des sciences, qui reprend à cette occasion son ancien nom : elle comprendra trois membres de 1816 à 1866, six membres de 1866 au 15 novembre 1976, date de sa suppression. Quand fut décidée la dissolution de cette section, au moment des réformes initiées par Valéry Giscard d'Estaing, ses membres se répartirent selon leur choix dans les autres sections de l'Académie : c'est ainsi que Henri Lacombe alla aux sciences de l'univers et Edmond Brun aux sciences mécaniques.

Vous conviendrez que je n'ai pas les compétences qui permettraient de retracer l'histoire de la géographie à l'Académie des sciences et au Bureau des longitudes. Disons simplement que d'immenses savants l'illustrèrent, versés dans la géographie physique, l'hydrographie, les sciences de la terre, la navigation, la géodésie, la cartographie. Près de nous, Pierre Tardi, qui a appartenu à cette section, a recensé ses apports en ce qui concerne la détermination de la forme et des dimensions de la terre. De même André

Gougenheim a dressé un inventaire pour la théorie des marées, le calcul des coordonnées astronomiques et géodésiques, et enfin pour les montres marines. Notons que cette section de l'Académie des sciences compta parmi ses membres, de 1942 à 1956, Emmanuel de Martonne dont le nom est bien connu du côté des sciences humaines et qui, sans nul doute, aurait pu appartenir à notre Académie.

L'Académie des sciences, en renonçant à la géographie, a, sans doute, considéré qu'elle était un des points d'aboutissement des disciplines maîtresses : les mathématiques, les sciences physiques, les sciences de l'univers et leurs applications, et aussi les sciences chimiques, biologiques, médicales et leurs applications. En revanche, quarante-deux ans auparavant, notre Académie avait incorporé la géographie dans les sciences morales et politiques et avait modifié l'intitulé de sa section « histoire générale et philosophique » (profond intitulé, d'ailleurs, qui dit bien en quel sens notre fondateur, Guizot, entendait l'histoire et voulait distinguer notre Académie de celle des Inscriptions). Le nouvel intitulé « histoire et géographie », sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, découlait directement de la tradition universitaire qui s'était établie au XIX^e siècle.

Pour des raisons évidentes, découlant des commodités et des proximités dans l'enseignement, l'histoire et la géographie s'étaient étroitement liées. Dans les collèges des Jésuites, comme l'a montré le Père de Dainville, celui qui enseignait l'histoire se chargeait aussi de la géographie. Dans les facultés des lettres du XIX^e siècle on a parfois créé des chaires d'histoire et de géographie, et progressivement on y a distingué la géographie humaine de la géographie physique. Il n'y a pas si longtemps le certificat de géographie physique était obligatoire pour obtenir une licence d'enseignement en histoire. L'agrégation d'histoire devint au XX^e siècle l'agrégation d'histoire et de géographie. La nomenclature des emplois de l'enseignement secondaire couronnait donc cette liaison qu'on appelle aujourd'hui une bivalence, comme

elle couronnait celle de la physique et de la chimie, celle de la biologie et de la géologie dans les sciences naturelles et enfin celle du grec, du latin et du français dans l'agrégation de lettres classiques. Puis, poursuivant un processus ininterrompu de spécialisation des agrégations, on créa une agrégation de géographie distincte de l'agrégation d'histoire. Cette agrégation de géographie eut pour particularité d'être une agrégation sans latin (à la différence de celle de lettres classiques et de celle d'histoire ou de celle philosophie) ; elle était mieux considérée à l'École normale de Saint-Cloud et dans le monde issu du Primaire supérieur qu'elle ne l'était rue d'Ulm et dans le monde de l'enseignement classique. Cela fit que beaucoup de ses titulaires, importants au Ministère, j'en fus témoin, furent dans les couloirs de la Rue de Grenelle des adversaires résolus du rétablissement du latin en 6^{ème}, dernier vœu du Président Pompidou, exprimé, peu de temps avant sa mort, à son ministre de l'Éducation Joseph Fontanet. Même dans un pays dont la langue est un néo-latin, les forces du progrès devaient, à leurs yeux, l'emporter sur celles de la réaction.

Ne nous égarons pas dans le dédale des querelles universitaires. Toutes les disciplines doivent être considérées comme nécessaires et complémentaires. Nos prédécesseurs l'avaient bien compris, puisque vous êtes, mon cher Confrère, le septième géographe à devenir membre de notre Académie.

Avant la réforme de 1934, qui accola la géographie à l'histoire dans l'intitulé de votre section, notre compagnie avait déjà compté parmi ses membres deux éminents géographes. Le premier avait été Paul Vidal de la Blache (1845-1918). Élu en 1906, normalien, ancien de l'École d'Athènes, il enseigna rue d'Ulm et fut le premier titulaire d'une chaire de géographie à la Sorbonne. Il fut aussi le vrai fondateur de la géographie humaine en France, étude des relations entre la nature, l'habitat et les hommes, opposée à la géographie politique des Allemands qui, elle, privilégie l'étude de l'expansion

territoriale des États. Nous lui devons les cartes qui pendaient aux murs des écoles et des lycées de notre enfance et nous avons tous lu son *Tableau de géographie*, paru en 1903, qui constitue le premier volume de la grande *Histoire de France* de Lavis. Livre poignant, qui, à la France instable, en proie aux convulsions politiques, meurtrie par les traités de 1815 et la défaite de 1870, oppose la France éternelle, harmonieuse et paisible des paysages et de la nature. Jean Brunhes fut notre deuxième géographe. Nous l'accueillîmes en 1927. Il était lui aussi normalien. Il consacra sa thèse à l'irrigation dans l'Afrique du Nord française et il inaugura la chaire de géographie humaine du Collège de France. Nous avons préparé le baccalauréat dans la collection de manuels qu'il dirigeait.

J'ai opposé la vision française de la géographie humaine à la vision allemande de la géographie politique. Il est vrai que notre Académie n'a pas recruté Jacques Ancel qui fut, dans la première moitié du XX^e siècle, notre seul géopolitique, si je puis utiliser cette expression. Il contribua à dessiner les frontières du Traité de Versailles, notamment dans les Balkans, mais il ne franchit pas notre seuil. Notre pays n'a pas apporté à la géopolitique des œuvres aussi considérables et aussi influentes que celles de Haushofer en Allemagne ou de MacKinder en Grande-Bretagne. Sans doute parce nous n'avons jamais été une grande puissance maritime comme l'Angleterre ni même, malgré Louis XIV ou Napoléon, aspiré à la suprématie continentale au sens que la géopolitique donne à ces termes. Les politiques de notre Académie, méditant sur les conséquences du Traité de Versailles, ont sans doute considéré que les tracés géographiques (pas plus que les garanties juridiques) n'étaient pas un substitut à l'intelligence politique. Le fait est qu'ils ont oublié ou négligé les héritiers ou les disciples d'Ancel.

Puisque nous en sommes aux regrets, notons que d'éminents géographes qui illustrèrent la science et l'université françaises auraient pu appartenir à notre Académie sans lui porter ombrage, bien au contraire. Nous

n'avons pas à critiquer les choix de nos prédécesseurs. L'importance de l'histoire est telle que la place de la géographie s'est trouvée réduite ; en effet, comme elle se trouve écartelée entre les sciences de la nature et les sciences sociales, son autonomie paraît moins affirmée que celle de l'histoire. Mentionnons néanmoins, pour leur rendre un discret hommage, les noms de Roger Dion, de Jean Despois et de Marcel Roncayolo. D'autres devraient être cités qui me manquent à l'esprit, qui auraient pu être des nôtres et qui ne l'ont pas été.

En revanche, notre compagnie a accueilli André Siegfried, gloire des Sciences Po et du Collège de France, considéré comme géographe par sa vaste connaissance du monde, du monde anglo-américain particulièrement, et des échanges commerciaux et maritimes. Siegfried était aussi un profond analyste de la politique française et il inventa une discipline originale (fondamentale en démocratie) : la géographie électorale, matrice de la science électorale.

La section d'histoire et géographie n'a connu, avant vous, que quatre géographes : Augustin Bernard, élu en 1938, spécialiste de l'Afrique du Nord ; Raoul Blanchard, élu en 1958, auteur d'un grand livre sur les Alpes, normalien d'origine, jeune protégé de Péguy, qui n'a jamais quitté sa Faculté de Grenoble sinon pour enseigner à Harvard ou pour siéger Quai Conti ; Maurice Le Lannou, élu en 1975, normalien lui aussi, auteur d'une thèse monumentale sur la Sardaigne et que plusieurs d'entre vous ont connu quand il enseignait au Collège de France où il s'était lié d'amitié avec Raymond Aron. Enfin notre regretté Pierre George auquel vous succédez et dont vous allez nous parler.

Vos six prédécesseurs (deux dans l'ancienne section, quatre dans la nouvelle) sont des agrégés d'histoire ou des agrégés d'histoire et de géographie. Vous serez donc le septième géographe, mais aussi le premier agrégé de géographie de notre compagnie. Vous serez proche en cela de notre regrettée consœur Alice Saunier-Séité qui était géographe, docteur en géographie même, qui a enseigné cette discipline et qui a combattu pour elle sans relâche comme

elle a combattu sans relâche sur tous les fronts où son ardeur l'a menée. Elle appartenait à la section générale.

Litré définit la géographie comme la science qui a pour objet de connaître les différentes parties de la superficie de la terre, d'en assigner les situations réciproques et d'en donner la description. Comme on sait, Litré était disciple de Comte. La classification positive des sciences ne connaît qu'une science sociale, la sociologie. Elle englobe et synthétise toutes les disciplines particulières concernant l'homme, animal social par nature. La géographie humaine ou sociale en fait donc partie. Elle s'apparente, pour en tirer profit ou pour les enrichir, aux disciplines voisines comme la démographie, l'ethnographie, l'économie industrielle ou agricole, l'économie de l'espace et des transports, la sociologie urbaine et elle est, de ce fait, à la fois particulière et générale, analytique et synthétique. Mais surtout, ce qui est conforme au dessein de Comte, elle est utile, positive, volontaire. D'ailleurs Voltaire l'avait prévu puisqu'il a dit que « la géographie est encore de tous les arts celui qui a le plus besoin d'être perfectionné ; l'ambition ayant jusqu'ici pris plus de soin de dévaster la terre que de la décrire ». Voltaire pensait aux guerres, nous pensons à l'environnement. Ce nouveau défi offre, s'il en était besoin, une nouvelle justification à la géographie. Aussi nous accueillons vous, mon cher confrère, pour nous éclairer et pour nous enseigner.

C'est ainsi que la section histoire et géographie et notre Académie reçoivent leur nouveau géographe, le Professeur Jean-Robert Pitte, que j'invite à lire la notice sur la vie et les travaux de notre cher et regretté confrère, Pierre George.





LA VIE ET LES TRAVAUX DE PIERRE GEORGE

par

Jean-Robert PITTE

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques

Monsieur le Chancelier,
Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Messieurs les Recteurs,
Mes chers confrères,
Chers Jean-Pierre et François George,
Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi de vous plonger tout de suite dans trois atmosphères géographiques fort contrastées :

Voici la première :

« Le Jura présente aux yeux tous les agréments de la montagne sans jamais donner l'impression souvent pénible d'étouffement et d'écrasement que l'on éprouve au fond des grandes vallées alpestres, laissées très tôt dans la pénombre, entre les grands versants sombres qui cachent aux regards la fantasmagorie mobile des reflets étincelants des glaciers et des grands pics roses ou violacés. Tout y est mesuré, adouci, sans cesser d'être maintes fois imposant¹ ».

¹ Pierre George, *Les pays de la Saône et du Rhône*, Paris, PUF, 1941, p. 99.

Passons à la deuxième :

« La charge, très lourde, de l'administration urbaine et de l'administration générale en économie dirigée, exige la construction d'un nombre élevé de bâtiments spacieux, abritant les services publics. L'urbanisme doit donc en premier lieu envisager des constructions nouvelles, pratiques, aérées, claires, adaptées aux nouvelles exigences de la vie sociale. Des édifices nouveaux, aux lignes géométriques, se hissent au-dessus des vieilles maisons, tantôt isolées, tantôt par groupes, comme l'immense masse du palais de l'Industrie à Kharkov² ».

Et voici, enfin, la troisième :

« La colline n'a plus été seulement le repère des villageois à l'heure où sonnaient les cloches de l'église bâtie à son sommet. Elle a perdu ses charmes secrets de gîte des escargots les jours de pluie ou de terriers des lapins. Elle est devenue un accident tectonique ou géomorphologique, un revers de « côte » ou un « abrupt de faille ». Le langage du géographe s'est coupé de l'homme et du lieu. Et, en même temps, l'ensemble du paysage rural a été désarticulé et dévitalisé³. [...] Les collines demeurent parce qu'elles ont existé avant les hommes, mais le temps des collines est révolu, sauf en quelques lieux écartés où les sites bénéficient de la protection de la nature en perdition et de la sauvegarde des espèces en voie de disparition⁴ ».

Le contraste de style et de sensibilité est saisissant, mais vous l'aurez deviné, compte tenu de la circonstance qui nous rassemble aujourd'hui, l'auteur est le même, dans des écrits de 1941, de 1947 et de 1995. C'est Pierre George, le maître qui a dominé la géographie française pendant toute la deuxième moitié du XX^e siècle et que j'ai l'agréable mission d'évoquer devant vous aujourd'hui, puisque vous m'avez fait l'honneur de

² Pierre George, *URSS, Haute-Asie, Iran*, Paris, PUF, 1947, p. 364.

³ Pierre George, *Le temps des collines*, Paris, La Table Ronde, 1995, p. 18.

⁴ *Ibid.*, p. 149.

m'élire au 2^e fauteuil qui fut le sien et, jadis, celui de Jules Michelet pendant 36 ans. Si j'ai prononcé l'adjectif « agréable », ce n'est pas seulement par égard pour ses proches ou ses nombreux anciens élèves ici présents et qui m'honorent de leur amitié, c'est parce que j'ai été l'étudiant de Pierre George et que je peux témoigner du soin qu'il apportait à préparer ses cours, à corriger ses copies – j'en conserve une que j'évoquerai dans un instant –, à répondre avec le sourire aux questions qui lui étaient posées. Certes, sa matière était austère et souvent très chiffrée, puisque les faits démographiques et de production économique le passionnaient, mais il était un professeur plein d'urbanité et nous le respections pour cela. J'étais en deuxième année d'université en 1968. Pierre George était en mission prolongée au Canada. Quel dommage ! Il a pensé tant de mal du nihilisme et de la veulerie de cette triste période qu'il serait peut-être parvenu à assagrir le vent de folie qui soufflait à l'Institut de Géographie de la rue Saint-Jacques, émanant en partie de ses élèves dont certains, pour notre malheur, n'avaient pas su évoluer plus tôt en renonçant à leurs rêves de grand soir. Le 2 novembre 1968, il écrit à son ami Louis-Edmond Hamelin au Québec : « Mais que va-t-il sortir de tout cela ? [...] Partout, le corps enseignant est très divisé. [...] Il y a beaucoup de bonnes intentions – de la part des jeunes surtout – mais il y a aussi de sournoises manœuvres qu'il n'est pas toujours facile de définir et encore moins de démasquer en temps utile⁵ ».

Les trois passages tirés de l'impressionnante œuvre de Pierre George – plus de 60 livres –, que j'ai choisis, témoignent de l'évolution de sa pensée. Ils révèlent aussi ses enthousiasmes, ses convictions et la tristesse dont il a été habité pendant les dernières décennies de sa longue vie. Il se sentait alors nostalgique, à la fois de la géographie de sa jeunesse, mais aussi des espoirs qu'il avait longtemps mis dans le modèle socio-politique né et

⁵ Louis-Edmond Hamelin, Traits de la carrière de Pierre George, *Cahiers de géographie du Québec*, 52, 146, sept. 2008, pp. 237-246. Voir pp. 244-245.

mis en œuvre à l'est de l'Europe, avec l'insuccès que l'on connaît, ce qu'il avait perçu dès 1956, comme tant de ses contemporains. En relisant ces trois ouvrages et bien d'autres publiés sur une durée de sept décennies, je songe aux belles paroles de la chanson de Prévert :

En ce temps-là la vie était si belle.

Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui.

[...]

Les feuilles mortes se ramassent à la pelle.

Les souvenirs et les regrets aussi.



Ce lundi académique est un jour émouvant, car Pierre George est né à Paris le 11 octobre 1909, il y a exactement un siècle et un jour. Il attribuait sa vocation pour la géographie à la génétique. Son père était ingénieur agronome, inspecteur du Crédit foncier et avait voyagé toute sa vie dans les campagnes normandes⁶. « Il m'a initié aux études de terrain, aux hommes qui occupent le terrain, autrement dit à tous les éléments de la géographie⁷ », dira-t-il plus tard. En réalité, il n'est venu à la géographie que tardivement, ayant hésité, comme beaucoup de brillants étudiants de cette époque entre plusieurs disciplines. Il était titulaire d'une licence d'histoire et de géographie, mais aussi de sciences. Il avait beaucoup aimé l'histoire que lui avait enseignée Roubaud en khâgne à Charlemagne et, tout spécialement, l'histoire ancienne qu'il avait découverte en Sorbonne grâce à Glotz et Carcopino. Il ne faut pas oublier que l'agrégation était alors d'histoire et de géographie. Il y est reçu premier en 1930, à 21 ans. Les années précédentes,

⁶ Parcours d'un géographe, entretien avec Pierre George réalisé par Antoine Mares, *Historiens & Géographes*, 1995, 349, pp. 37-44. Voir p. 38.

⁷ Entretien oral avec Gérard Joly, 22 mars 2002.

le lauréat bénéficiait d'une « bourse autour du monde ». Pour la première fois, elle n'est pas attribuée. Il décide donc de se replier sur la France et se lance, sous la direction d'André Cholley, dans la préparation d'une thèse de géographie régionale sur le Bas-Rhône. Ce fut, dira-t-il, un enchantement. Lorsqu'on lui demanda en 2002 quel était le plus beau souvenir de sa carrière, il répondit : « C'est assurément la découverte du milieu méditerranéen. [...] En 1917, ma famille m'a soustrait aux terreurs de Paris pour me transférer dans le Midi méditerranéen, à Avignon où mon père avait été chargé d'organiser l'accueil des grands blessés et des malades de guerre. Travail de terrain, initiation aux conditions du climat, du milieu, ça a été pour moi la justification du choix de cette région comme sujet de ma thèse⁸. » Il aimait tellement ces paysages de son enfance et de ses premières recherches que ses cendres furent dispersées par ses proches depuis une colline du Pays du Ventoux.

Il soutient sa thèse quatre années plus tard. C'est un petit prodige, compte tenu de la masse d'informations qu'elle contient et du fait qu'il enseigne alors au Prytanée militaire de La Flèche et ne peut donc travailler sur le terrain que pendant les vacances. Il a seulement 25 ans, ce qui témoigne d'une capacité de travail et d'une maturité exceptionnelles. À sa lecture, on ressent très bien que la géographie régionale se cherche encore et, comme on le perçoit dans beaucoup de thèses du milieu du XX^e siècle, peine à synthétiser les différentes composantes physiques et humaines de l'identité d'un territoire.

L'obtention d'un doctorat d'État ne change rien à sa situation professionnelle. Il demeure professeur de lycée de 1930 à 1946, ce qui n'apparaît pas à l'époque comme une punition, même pour un major d'agrégation. Il est vrai que l'atmosphère des lycées est fort différente de

⁸ *Ibid.*

celle qui y règne désormais. Chacun sait qu'aujourd'hui beaucoup de normaliens et de jeunes agrégés souhaitent aussitôt intégrer l'enseignement supérieur ou même la recherche sans enseignement, sans parler de ceux qui bifurquent vers l'ENA ou HEC pour fuir des professions trop peu valorisantes. On reconnaîtra que l'enseignement secondaire développe la capacité de synthèse, le sens pédagogique, en particulier l'attention aux réactions de l'auditoire et donc une certaine empathie avec celui-ci, un désir de se mettre à sa place et de sentir ses émotions.



Notre compagnie réfléchit cette année au thème « université, science et recherche dans la France d'aujourd'hui ». J'en profite pour verser à nos débats cette idée très incorrecte dans certains milieux : l'enseignement oral entretient la mémoire et l'agilité intellectuelle, aide beaucoup à la clarification de la pensée et stimule la recherche, tant dans son rythme que dans l'émergence des idées neuves, ce qui devrait inciter les princes qui nous gouvernent à réfléchir au bien-fondé d'un corps de chercheurs non enseignants à vie. Bien que docteur d'État, Pierre George enseigna avec joie à des collégiens, parmi lesquels le jeune Alain Peyrefitte en 6^e. Il gardait avec ravissement le souvenir d'un cours de 6^e à Montpellier au cours duquel il avait expliqué la préhistoire à ses élèves. La semaine suivante, plusieurs lui avaient apporté des vestiges archéologiques trouvés dans les armoires ou les champs de leurs parents⁹.

Devenu universitaire, les talents pédagogiques de Pierre George frappaient ses étudiants. Il les avait en partie acquis auprès d'André Cholley

⁹ Parcours..., *op. cit.*, p. 39.

qu'il admirait plus pour cela que pour son œuvre scientifique¹⁰. Je vous livre le témoignage d'Hubert Charbonneau, Professeur de géomorphologie à l'université de Montréal, qui suivit ses cours à la fin des années 1950 : « Je me souviens en particulier du cours de géographie économique qu'il donnait le samedi matin à l'Institut de Géographie de la rue Saint-Jacques. Il arrivait à l'heure précise, déposait devant lui quelques feuillets qu'il ne consultait jamais et procédait ensuite à un cours proprement magistral, d'une rare clarté, citant pourtant des dizaines de chiffres, tantôt sur la production du charbon et du pétrole dans telle ou telle contrée, tantôt sur les échanges commerciaux dans les divers continents ou le revenu par habitant de différents pays. On entendait les mouches voler dans le vieil amphithéâtre bondé. Et quand le maître, au terme d'une heure exacte, quittait la salle, après avoir exposé ce qu'il avait à dire, ni plus ni moins, des applaudissements aussi spontanés que nourris éclataient invariablement, tant les jeunes étudiants pourtant prompts à la critique que nous étions ne pouvaient que s'incliner devant la performance pédagogique à laquelle ils avaient eu la chance d'assister¹¹. »

La description d'Hubert Charbonneau est conforme au Pierre George que les étudiants de ma génération ont connu, alors qu'il avait environ 60 ans. Malheureusement, on n'entendait déjà plus les mouches voler dans les amphithéâtres universitaires et les applaudissements n'étaient plus de mise. En revanche, Pierre George se passionnait toujours pour les chiffres touchant à la démographie ou à l'économie. C'est probablement lui qui est à l'origine de leur multiplication dans tous les manuels de géographie de la deuxième moitié du XX^e siècle, en particulier ceux du secondaire.

¹⁰ Parcours..., *op. cit.*, pp. 38-39.

¹¹ Hubert Charbonneau, Pierre George (1909-2006), *Géographie physique et Quaternaire*, 2006, vol. 60, n°1, pp. 4-6. Sur le talent pédagogique de Pierre George, voir aussi Paul Claval, *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*, Paris, Nathan, 1998, pp. 269-270.

Comme la chronologie pour les historiens, ils ne peuvent constituer au mieux que le squelette du discours géographique. Pierre George savait les habiller de chair et les rendre éclairants. Ses épigones, beaucoup moins, et ils contribuèrent à détourner de la géographie une partie des lycéens et de leurs professeurs d'histoire-géographie, plus motivés par l'histoire que par la géographie. Pour être tout à fait exact, il y a aussi une autre raison. Les géographes universitaires, entraînés dès l'entre-deux-guerres par Emmanuel de Martonne, avaient fait de la géomorphologie structurale une autre épreuve de la course d'obstacles menant au certificat de géographie de la licence d'histoire, puis au CAPES d'histoire-géographie et à l'agrégation, tant de géographie que d'histoire. Le déclic se produisait parfois et certains historiens parvenaient à prendre goût à l'exercice du commentaire de cartes topographique et géologique, un peu comme on peut être séduit par le thème grec. Quelques historiens de notre compagnie présents aujourd'hui m'ont confessé l'intérêt qu'ils avaient pris à s'initier à ce savoir druidique, d'autres regrettent encore d'avoir échoué au moment des examens ou des concours à cause de lui. Nous avons du travail devant nous pour les convaincre que la géographie peut leur apporter beaucoup et même les séduire.

Pierre George possédait, comme tous les géographes français du XX^e siècle, une solide culture géomorphologique et, d'une manière générale, en géographie dite physique, même si les chapitres qu'il consacre à ces approches dans ses ouvrages de géographie régionale ne sont pas les plus neufs, ni les plus approfondis. Il avait suivi les cours d'Emmanuel de Martonne qu'il estimait et avait dirigé sa thèse complémentaire. Il avait même écrit plusieurs articles de karstologie sur la Provence et le Bas-Languedoc¹². Il était capable d'enseigner sur ces sujets, comme nous l'avons tous fait jusqu'à la fin des années 1980, moment du basculement des

¹² Christophe Gauchon, Pierre George (1909-2006), l'apport méconnu d'un grand géographe à la compréhension du karst, *Karstologia*, 51, 2008, pp. 59-60.

géographes et de beaucoup de professeurs des universités dans la spécialisation la plus poussée. J'ai personnellement enseigné la géomorphologie, qui n'était pas et n'est toujours pas ma spécialité, jusqu'en 1986. Le problème majeur venait du fait que l'on ne reliait pas assez les différentes branches de la géographie entre elles et que notre discipline était sans doute un peu trop parcellisée. Elle apparaissait alors comme une collection de tiroirs scientifiques étanches, encombrés de faits et de vocabulaires techniques exigeants pour la mémoire et à l'utilité trop difficilement perceptible. Ne jetons pas trop l'opprobre sur cette pratique, même si elle a failli condamner la géographie. Interprétons la période qui va des années 1930 aux années 1990 comme une sorte de longue crise d'adolescence qui s'est achevée par un épisode paroxysmique : la modélisation mathématique à outrance, le « systémisme », l'invention d'un vocabulaire abscons et la « chorématique » qui ont failli faire oublier le grain et la beauté des paysages, la pâte et la patte humaines, le génie des lieux. Pierre George a détesté ces dérives suicidaires. L'histoire les a peu connues et a su conserver son statut de discipline indispensable à la culture générale, au civisme et au plaisir d'apprendre. Ajoutons que Pierre George a consacré moins d'énergie que d'autres à l'épistémologie et à l'histoire de la géographie, sans pour autant délaissier de fécondes interrogations sur l'utilité de la discipline comme dans *L'Action humaine : étude géographique* (1968), *Les méthodes de la géographie* (1970), *Le métier de géographe : un demi-siècle de géographie* (1990).

Pierre George consacre donc sa thèse à la géographie régionale du Bas-Rhône¹³ et sa thèse complémentaire à la forêt de Bercé dans le pays

¹³ Pierre George, *La Région du Bas-Rhône. Étude de géographie régionale*, Paris, J.-B. Baillière, 52, 146, pp. 325-333.

manceau¹⁴. Il participe ensuite à une étude collective sur la Mayenne, la Sarthe et le Loir, puis publiera pendant et à la fin de la guerre deux études régionales de facture classique sur les Pays de la Saône et du Rhône¹⁵, puis sur les Alpes¹⁶, ainsi qu'un curieux petit livre destiné à la jeunesse dont les accents patriotiques étonnent, *À la découverte des pays de France*¹⁷. Pendant la guerre, il travaille pour la commission que dirige Gabriel Dessus dans le cadre de la Délégation générale à l'équipement national. Il rédige des rapports sur des problèmes de localisation industrielle¹⁸. Lorsqu'il entre dans l'enseignement supérieur, à l'université de Lille en 1946, il choisit la géographie dite humaine qu'il définira plus tard comme l'étude « des rapports entre les problèmes d'existence d'une population et le milieu qu'elle occupe et qu'elle utilise¹⁹ ». Il consacre en réalité son énergie à une partie de ce programme, à deux approches qu'il estime inséparables : la géographie de la population et la géographie économique. Il y a bien sûr des raisons à cela, qu'il me faut évoquer sans détour et qui m'obligent à revenir sur les années 1930 et 1940 de sa vie, qui ont laissé une trace indélébile sur sa manière d'être géographe et de concevoir l'université, qui ont aussi marqué fortement toute la discipline.



¹⁴ Pierre George, *La Forêt de Bercé : étude de géographie forestière*, Paris, J.-B. Baillière, 1936.

¹⁵ Pierre George, *Les Pays de la Saône et du Rhône*, Paris, PUF, 1941.

¹⁶ Pierre George, *Géographie des Alpes*, Paris, PUF, 1942.

¹⁷ Pierre George, *À la découverte des pays de France*, Bourrelier, 1946. Ce livre n'est pas cité dans sa bibliographie officielle de l'Académie. Pierre George l'avait offert au jeune Yves Lacoste qui le conserve pieusement.

¹⁸ Claude Manzagol, Quelques points de controverse dans l'œuvre de Pierre George, *Cahiers de géographie du Québec*, 52, 146, sept. 2008, pp. 325-333. Voir pp. 328-329. Marie-Claire Robic et al., *Couvrir le monde. Un grand XXe siècle de géographie française*, Paris, Association pour la diffusion de la pensée française, 2006, p. 137.

¹⁹ Entretien oral avec Gérard Joly, 22 mars 2002.

Au moment de terminer sa thèse, il adhère au Comité de vigilance des intellectuels antifascistes que fonde Pierre Gérôme, dit François Walter, en 1934. L'ethnologue Paul Rivet, le philosophe Alain, le physicien Paul Langevin sont les figures tutélaires de ce mouvement éphémère. Cet engagement clairement marqué à gauche, accompagné de déclarations explicites et d'une grève des cours, n'a pas l'heur de plaire aux militaires qui dirigent le Prytanée de La Flèche. Il est muté en cours d'année 1934-35 à Chaumont et à la rentrée 1935 au lycée de Montpellier où il restera un an, avant d'être nommé à Paris au lycée Charlemagne qu'il connaît bien, entre 1936 et 1941, puis au lycée Lakanal à Sceaux de 1941 à 1946. Il n'accepte pas son éviction du Prytanée pour raison politique et tente un recours en Conseil d'État. Léo Goldenberg, le futur Léo Hamon, défend ses intérêts. Pierre George gagne son procès et touche des dommages et intérêts qui lui permettent d'assouvir un charmant caprice : la voiture bourgeoise de ses rêves, une Hotchkiss qu'il gardera longtemps. Pour le remplacer à La Flèche en cours d'année, un certain Louis Poirier est nommé. C'est un jeune agrégé de l'année qui enseigne au lycée de Nantes, élève d'Emmanuel de Martonne, plus connu sous le nom de plume qu'il adopte quelques années plus tard : Julien Gracq. Sur les bulletins scolaires des élèves du Prytanée, en signe de solidarité, il fait précéder sa signature de la mention « Pour le professeur empêché ». Pendant la guerre, sans renoncer à ses engagements, Pierre George adopte une attitude discrète, mais frôle l'arrestation à plusieurs reprises²⁰.

En 1929, il s'était déjà rendu à l'est de l'Europe, lors d'une excursion interuniversitaire en Yougoslavie. En 1930, Emmanuel de Martonne et les animateurs de la Bibliographie géographique internationale lui recommandent d'apprendre le russe, afin de couvrir le champ des

²⁰ Parcours..., *op. cit.*, p. 39.

publications soviétiques. C'est ce qu'il fait sans difficulté, encouragé par André Mazon qui dirige l'Institut d'Études slaves. Il se rend en Russie en 1933 et en 1936, visite Moscou, Leningrad, Kharkov et la région des steppes. Il fréquente d'autres pays d'Europe orientale : la Pologne en 1934, à l'occasion du congrès de l'Union géographique internationale à Varsovie, la Tchécoslovaquie où il séjourne un trimestre. On imagine facilement le visage de l'Union soviétique qu'il découvre au cours de ses voyages très encadrés. Il est enthousiasmé par le modèle et, en 1935²¹, il adhère au Parti communiste français, la même année que Julien Gracq qui, lui, rendra sa carte trois ans plus tard, au moment du pacte germano-soviétique. Pierre George en sera membre pendant un peu plus de deux décennies et en restera marqué à jamais. Ses écrits sur l'URSS et sur les démocraties populaires témoignent à la fois de l'énorme travail de lecture accompli par lui pendant la guerre et dans les années qui ont suivi, mais aussi de l'efficacité des réseaux d'influence scientifiques de feu l'Union soviétique et de ses satellites. Pierre George est, je crois, resté assez fier de son livre sur l'URSS, écrit pour la première fois en 1946, mais un peu amendé en 1962, même si l'expérience socialiste y est encore présentée de manière positive²². Il l'était moins, semble-t-il, de son petit livre intitulé *Les démocraties populaires*, publié en 1952²³ et qu'il taira par la suite dans ses bibliographies. Le premier chapitre s'intitulait : « Du passé, faisons table rase » ! Il retournera maintes fois en URSS et dans les pays satellites dans les années d'après-guerre, parfois en compagnie de Jean Dresch.

²¹ *Ibid.*, p. 40.

²² Marie-Claude Maurel, Pierre George, « compagnon de route », une trajectoire d'engagement, *Cahiers de géographie du Québec*, 52, 146, sept. 2008, pp. 319-324. Voir p. 321.

²³ Aux Éditions sociales.

Il a évoqué cette période à plusieurs reprises au cours de colloques ou de conversations avec certains de ses élèves. Nul doute que son influence a été grande, d'autant qu'il enseigne à partir de 1948 à la Sorbonne et qu'entre 1945 et 1956, il publie environ 18 livres. Vers 1956, sa mouvance est d'une quinzaine d'universitaires au sein d'une discipline qui en compte 67²⁴. Son rayonnement passe aussi par son cours de Sciences Po où il est, à l'époque, avec Jean Bruhat et Jean Baby, l'un des trois « Marx brothers », comme les appellent gentiment les élèves. Il corrige sans concession pendant des années 600 copies à la fin de l'année préparatoire où il assure le cours d'initiation à la géographie²⁵. Beaucoup de jeunes géographes proches de sa mouvance et de ses méthodes scientifiques viennent lui demander de diriger leurs travaux, tandis que ceux qui souhaitent travailler en géographie physique vont voir Jean Dresch qui, pour sa part, s'intéresse aussi aux questions coloniales et davantage à l'Afrique et au Proche-Orient que lui. Yves Lacoste a bien souvent dit l'influence qu'il avait reçue de ces deux amis de feu son père, jusque dans ses engagements politiques. Pierre George est, certes, habité de fortes convictions pendant ces deux décennies, mais jamais il n'ira jusqu'à écrire, comme Jean Tricart dans *La Pensée*, en 1956, que l'on ne peut être un bon géomorphologue si l'on n'est pas marxiste, ou comme Jean Dresch, dans *L'Humanité* en 1984, qu'il est très difficile d'être bon géographe et réactionnaire ! Question d'éducation, sans doute, mais aussi de bonté et de finesse d'esprit.



²⁴ Contre 620 en 1991. Hélène Lamicq, La géographie des élèves de Pierre George, *Autour de Raymond Guglielmo. Géographie et contestations*, Paris, Centre de Recherche sur les Espaces de Vie, 1991, pp. 26-36. Voir p. 26.

²⁵ *Ibid.*, p. 41.

Comme beaucoup, il tombe de haut au moment de la déstalinisation et de la répression de la révolution hongroise de 1956, mais il n'est pas l'homme des ruptures brutales. Après un temps de réflexion, il quitte le Parti communiste sur la pointe des pieds. Dans ses souvenirs, cela se passe en 1956²⁶ ; Raymond Guglielmo pense que c'est en 1960²⁷. Pierre George explique lui-même cette discrétion par le désir de ne « pas manquer au devoir du souvenir envers ceux qui avaient disparu dans la tourmente²⁸ ». C'est pour cela qu'il ne devient pas militant anti-communiste et qu'il choisit, comme il le dit lui-même, « le repli sur des valeurs qui ont aussi leur sens, celles de la recherche et des connaissances²⁹ ». À propos de l'URSS, il écrira bien plus tard, en 1976, à son ami québécois, Louis-Edmond Hamelin : « Sans doute êtes-vous allé au congrès de Moscou, et c'est une raison pour moi de regretter de ne pas m'y être rendu. Mais je suis assez attristé par les conditions de travail et de pensée dans ce pays dont j'avais espéré tout autre chose et j'ai préféré m'abstenir. Geste individuel sans aucune portée assurément, mais qui me met en règle avec ma conscience³⁰. » Dans les années 1970, il met en garde Marie-Claude Maurel qui prépare sa thèse sur l'espace rural en Russie d'Europe sous sa direction – la seule qu'il ait jamais dirigée sur l'URSS – contre les risques de décrire des villages Potemkine³¹. En 1991, il évoque « l'attachement à certaines formes d'idéalisme politique » qui ont abouti à « des analyses à l'eau de rose incontestablement non

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Raymond Guglielmo, Pierre George, promoteur de la géographie industrielle, *Cahiers de géographie du Québec*, 52, 142, sept. 2008, pp. 255-259. Voir p. 255.

²⁸ *Parcours...*, *op. cit.*, p. 40.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Louis-Edmond Hamelin, *op. cit.*, p. 242.

³¹ Marie-Claude Maurel, 2008, *op. cit.*, p. 323.

justifiées³²». Et en 1995, il dira : « ...qu'une idéologie que l'on croyait capable de transformer ou plutôt d'améliorer les rapports sociaux était purement et simplement un bluff couvrant une dictature³³ ». Il mettra cependant à jour son *Que sais-je ?* sur la géographie de l'URSS jusqu'en mars 1991, conscient du caractère probablement éphémère de son titre, comme il l'écrit à Marie-Claude Maurel : « Quelle audace ... que de publier en 1991 une nouvelle édition de cette *Géographie de l'URSS* !³⁴»

Dès le début des années 1960, commence pour lui une longue évolution intellectuelle qui le tiendra plutôt à l'écart des débats politiques et surtout politiques et syndicaux. Il s'entend très bien avec Alfred Sauvy, avec Raymond Aron, avec André Siegfried, avec Jean-Baptiste Duroselle, mais aussi, paradoxalement, avec René Dumont dont le tiers-mondisme le séduit assez. Il reçoit d'ailleurs beaucoup d'Africains chez lui. Peut-être en raison des pratiques qu'il avait admirées en Union soviétique, il voue une grande estime aux grands commis de l'État, parfois un peu technocrates, des débuts de la V^e République, comme Paul Delouvrier, par exemple. Il adopte avec conviction la classification de Jean Fourastié entre secteurs primaire, secondaire, tertiaire et fait partie des premiers à faire réfléchir les géographes sur le tertiaire³⁵.



De ses choix de jeunesse, Pierre George conserve un grand intérêt pour les questions économiques et sociales. Il se passionne tout au long de sa

³² Rencontres avec Pierre George, *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*, 2, avril-juin 1991, p. 69.

³³ Parcours..., *op. cit.*, p. 40. Voir aussi Marie-Claude Maurel, Le regard des géographes sur l'Est, *Bulletin de la Société languedocienne de Géographie*, 2, avril-juin 1991, pp. 49-54.

³⁴ Marie Claude Maurel, 2008, *op. cit.*, p. 319.

³⁵ Paul Claval, 1998, *op. cit.*, p. 276.

vie pour l'analyse géographique des faits démographiques et, à sa façon, sociaux mais, surtout, pour celle de la production économique, en particulier agricole et industrielle. Sa vision des réalités est « marquée par un positivisme rationaliste », comme l'écrit Hélène Lamicq qui constate très justement que ni Pierre George, ni ses élèves n'ont souhaité explorer à cette époque l'univers des représentations, du vécu et du désir³⁶. Il se méfie autant de la précision mathématique que de l'à-peu-près³⁷. Il me semble que l'on peut néanmoins affirmer qu'à son corps défendant, il a été l'inspirateur du « systémisme » des années 1990 en France. Il écrit avec fébrilité et publie de nombreux manuels aux Presses universitaires de France, désormais son éditeur, dont il est proche de la famille fondatrice, les Angoulvent. Il affectionne tout particulièrement le format de la collection *Que sais-je ?*, dont il rédige 18 volumes souvent réédités, mis à jour et parfois amendés en profondeur. Parmi eux, citons *Géographie sociale du monde* et *L'économie de l'URSS*, les deux premiers, en 1945³⁸, *Géographie agricole du monde*³⁹ et *L'économie des États-Unis* en 1946, *Géographie industrielle du monde*, en 1947. Certains d'entre eux sont écrits en moins d'un mois, sans qu'il ralentisse pour autant ses autres activités académiques. Il dirige aussi deux collections phares de la discipline : *France de demain* et *Magellan*. Les étudiants achètent encore des manuels à cette époque. Enfin, il publie quelques uns des précis et manuels incontournables des étudiants en

³⁶ 1991, *op.cit.*, p. 26 et 28-29.

³⁷ Jacques Brun, Pierre George, un précurseur dans les études urbaines ?, *Cahiers de géographie du Québec*, 52, 146, sept. 2008, pp. 277-285. Voir p. 282. Jacques Brun qui fut un fervent disciple regrette dans cet article récent que la sphère culturelle ait été si peu explorée par Pierre George et ses élèves. Je me réjouis beaucoup de cette constatation que Pierre George lui-même partagea à la fin de sa vie.

³⁸ En 1978, est parue la 17^e et je crois dernière édition de *L'Économie de l'URSS* !

³⁹ Sur la vision qu'avait Pierre George du monde agricole et rural, voir Jean Renard, Pierre George et la géographie rurale de Pierre George, *Cahiers de géographie du Québec*, 52 ; 146 ; sept. 2008, pp. 287-293.

géographie, en urbanisme et en sciences politiques de leur époque : *La Ville. Le fait urbain dans le monde* (1952), *La Campagne. Le fait rural dans le monde* (1956), *La France* (1967), *Population et peuplement* (1969), *Géographie active* (1964), publié avec Raymond Guglielmo, Bernard Kayser et Yves Lacoste. Le *Dictionnaire de géographie* qu'il dirige en 1970 est toujours disponible, constamment mis à jour par les soins de Fernand Verger. Il porte un grand intérêt aux villes, mais elles sont longtemps restées pour lui des espaces traversés de flux matériels et peu des pôles de cristallisation des identités culturelles de leurs créateurs et de leurs habitants. Jean-Claude Boyer, l'un de ses élèves, le présente même comme un précurseur de Christaller et de Brian Berry⁴⁰. Il interprète les travaux de ses élèves Bernard Kayser sur la Côte d'Azur, Raymond Dugrand sur le Languedoc et Michel Rochefort sur l'Alsace comme très en avance sur les théories anglo-saxonnes de la ville et des réseaux urbains. D'autres suivront, dont ceux de Jean-Claude Boyer lui-même sur les Pays-Bas.

Permettez-moi un témoignage personnel. Pierre George m'avait corrigé une copie de concours blanc d'agrégation vers décembre 1970 ou janvier 1971. Le libellé qu'il avait imaginé – correspondant à la question d'agrégation intitulée « L'élevage dans le monde » – était parfaitement conforme à sa vision d'alors de la géographie : « La production et la consommation des produits animaux dans les pays industriels de l'hémisphère nord ». Je ne dominais pas assez le sujet, mais il m'avait gratifié d'un généreux 9 sur 20, une note presque acceptable pour une copie d'agrégation. D'une écriture bien lisible et aux lettres très reliées entre elles, il avait porté son jugement à l'encre rouge : « Exposé trop énumératif qui ne fait pas assez ressortir des types et formes de consommation et en regard des types et formes de production et de marché ». Tout le Pierre George de cette

⁴⁰ Jean-Claude Boyer, Pierre George et l'analyse des réseaux urbains, *Cahiers de géographie du Québec*, 52, 146, sept. 2008, pp. 271-276.

époque est dans cette phrase. Il est vrai qu'en relisant cette copie je m'aperçois que les chiffres y étaient peu présents. L'un des rares que j'y trouve et qui me remplit rétrospectivement de joie est 400 : il indique le nombre approximatif des fromages français. Celui-ci, je l'avais retenu et il a cheminé en moi jusqu'à me faire entrer plus tard dans le chatolement de cet univers délicieux de la géographie gastronomique où je m'épanouis désormais !

En 1970-71, Pierre George avait aussi fait inscrire au programme de l'agrégation une autre question bien dans sa manière et qu'aucun géographe français ne traiterait aujourd'hui avec plaisir, je crois: « Géographie des minerais métalliques dans le monde ». Il en avait assuré le cours à l'Institut de Géographie de la rue Saint-Jacques. L'hématite et la bauxite le mettaient en joie, tout autant que la production hydro-électrique du Nord canadien, par ailleurs, alors que vingt ans plus tard il s'étonnera que les géographes se soient «un temps laissés éblouir par les illusions du productivisme ». Il ajoutera même qu'« au lendemain de la guerre certains admiraient l'accès des "pauvres paysans" aux HLM de banlieue. En quelque sorte concrétisation du positivisme, du productivisme et du progressisme du XIX^e siècle⁴¹ ».



Après avoir quitté le Parti communiste, Pierre George s'est senti sans doute assez malheureux, presque orphelin, d'autant plus que certains de ses amis et de ses élèves ne l'ont pas compris ou, pour certains, pas tout de suite. Il a su, néanmoins, faire la part des idées et des sentiments et, tout en prenant ses distances avec certains, a conservé estime et affection pour ses

⁴¹ Rencontres..., *op. cit.*, p. 70.

disciples historiques : Jean Bastié, Raymond Guglielmo⁴², Yves Lacoste, Michel Rochefort, Raymond Dugrand, Bernard Kayser⁴³. Il continue à écrire beaucoup et à enseigner tant en France qu'à l'étranger et bénéficie dès lors d'une reconnaissance bien plus grande qu'auparavant. En 1969, il occupe le 12^e rang parmi les écrivains français les plus traduits dans le monde⁴⁴ ! Les pays qu'il fréquente le plus, après s'être abstenu de se rendre au-delà du Rideau de Fer, sont le Canada, l'Amérique latine (Mexique, Brésil, Argentine), l'Italie, la Tunisie. Longtemps, il n'a pu se rendre aux États-Unis, en raison des visas soviétiques qui constellaient son passeport. Il reconnaît lui-même sa méconnaissance de l'Asie : « ...une partie du monde m'a échappé : tout le domaine des surcharges de population de l'Asie, qu'il s'agisse de la Chine ou qu'il s'agisse de l'Inde [...] secondairement aussi, le grand continent africain⁴⁵ ». Au fond, il a davantage fréquenté les pays très peu peuplés que les régions du monde densément habitées où les modes de vie en société sont plus importantes que les structures économique-sociales.

Son influence sur la géographie française demeure forte pendant longtemps, bien qu'il ait abandonné le rôle du grand patron incontournable assez tôt dans sa carrière. Il dirige la *Bibliographie géographique internationale* jusqu'en 1972, anime le comité de rédaction des *Annales de géographie* et appartient au directoire des Presses universitaires de France.

À l'égard de l'orientation de beaucoup de géographes français vers les applications de leur discipline à la gestion de l'environnement, à l'aménagement du territoire et à l'urbanisme, Pierre George demeure réservé,

⁴² « Je suis [...] en désaccord avec mon maître Pierre George. Cela ne m'empêche pas de lui rendre un hommage total », a récemment écrit Raymond Guglielmo, *op. cit.*, p. 258.

⁴³ Hugh D. Clout, *Patronage and production of geographical knowledge in France*, London, Institute of British Geographers, Historical Geography Research Series, 41, 2009, pp. 83-90. Hélène Lamicq, *op. cit.*, 1991.

⁴⁴ Louis-Edmond Hamelin, *op. cit.*, p. 237.

⁴⁵ Entretien oral avec Gérard Joly, 22 mars 2002.

voire opposé. Il considère que le géographe est un notaire, selon le mot qu'il a employé devant moi vers 2001, et qu'il ne doit pas se substituer aux ingénieurs ou aux décideurs politiques. Il l'écrit clairement dès 1965 : le rôle du géographe est « la connaissance des situations⁴⁶ », puis en 1989 : « La discipline [...] est devenue une science politique dans la mesure où elle fournit des éléments de choix du possible et de l'impossible⁴⁷ ». Michel Rochefort l'a bien vu. Il lui attribue le point de vue suivant : « Si le géographe veut être un acteur, il lui faut pactiser avec la majorité politique élue⁴⁸ ». En dehors de sa participation à quelques commissions du Plan entre 1945 et 1950⁴⁹, il ne franchira jamais ce pas, à la différence de Michel Philipponneau ou de Raymond Dugrand, élus municipaux et régionaux, ou de Roger Brunet, conseiller écouté de certains ministres et du Délégué à l'aménagement du territoire dans les années 1980. De même prend-il ses distances avec les méthodes de la géographie sociale qui l'avaient tant séduit dans sa prime jeunesse. Michel Rochefort fait remonter cette inflexion à 1954. Il décrit une scène mémorable de l'histoire de notre discipline, au cours de laquelle Raoul Blanchard s'est emporté contre les méthodes de Marcel Roncayolo étudiant les attitudes et les investissements de la bourgeoisie marseillaise, sans que Pierre George, organisateur du séminaire au cours duquel s'exprimaient ses élèves ne vienne prendre sa défense⁵⁰. Pour lui, la géographie active est à l'opposé de la géographie appliquée et il n'abandonnera pas cette conviction.



⁴⁶ Pierre George *et al.*, *Géographie active*, Paris, PUF, 1965, p. 17.

⁴⁷ Pierre George, *Les hommes sur la terre. La géographie en mouvement*, Paris, Seghers, 1989, p. 206.

⁴⁸ Michel Rochefort, Les structures sociales dans la pensée géographique de Pierre George, *Cahiers de géographie du Québec*, 52, 146, sept. 2008, pp. 247-254. Voir p. 249.

⁴⁹ *Parcours...*, *op. cit.*, p. 40.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 251.

Il est élu en 1980 au sein de notre compagnie au fauteuil de l'historien Marcel Dunan où il rejoint un autre géographe, son ami Maurice Le Lannou élu cinq ans plus tôt. Il a surtout écrit quelques-uns de ses livres les plus marquants après sa retraite : *Les hommes sur la terre, la géographie en mouvement*, en 1989, *Le métier de géographe*, en 1990, *Le temps des collines*, en 1995. Dans le premier d'entre eux, il exprime comme un regret : « Le fondement concret de l'identité des groupes humains est d'ordre culturel, ce qui implique son essence historique. [...] On a, dans un passé récent, attribué une place marginale à la géographie des religions, à la géographie des langues, et laissé à l'ethnologie un monopole de fait dans ce domaine⁵¹ ». Il rend au passage un hommage appuyé à Yves Lacoste et aux collaborateurs d'Hérodote qui lui semblent porter sur ces questions ce qu'il appelle un « regard froid », ce qui est sous sa plume un compliment. À l'évidence, il appréciait davantage la revue Hérodote dans les années 1990 qu'en 1976 ! Il faut regretter que les géographes de la Sorbonne dans l'immédiat après-guerre aient été aussi matérialistes, alors qu'au Collège de France, les idées et les libres choix des sociétés étaient bien plus à l'honneur, grâce à Pierre Gourou, à Roger Dion, voire à Maurice Le Lannou, passionnants successeurs de Jean Brunhes. Dans ses derniers écrits, il s'est étroitement rapproché des conceptions géographiques de Maurice Le Lannou et l'homme producteur de sa jeunesse est devenu un homme habitant. Quelques unes de ses dernières pages ont été publiées dans un fascicule dirigé par notre confrère Alain Plantey⁵². Il y chante « ...la culture de la campagne, celle de la patrie, celle des cimetières et des monuments au souvenir de ceux qui sont morts ailleurs pour que survive l'identité de la campagne où ils étaient nés. Symboles [...] les petites églises perdues dans le

⁵¹ *Ibid.*, pp. 64-66.

⁵² Pierre george, Terroir, culture et art, dans Alain Plantey (dir.), *Le patrimoine culturel*, Paris, Fondation Singer-Polignac, 1997, pp. 37-41.

bocage, les monastères secrets au cœur des forêts, les abbayes romanes, le défi de Vézelay appelant à la croisade ».

Son grand âge est attristé par la perte de son épouse et par la cécité presque totale qui l'empêche de lire et d'écrire. Il conserve néanmoins toute sa lucidité, dicte *Le temps des collines* et reçoit volontiers ses amis et collègues dans sa maison de Châtenay-Malabry où il s'éteint à 97 ans, le 11 septembre 2006, avant de rejoindre le pays de ses chères collines, celui qu'il appelle dans son dernier livre le pays de « la géographie révolue ».



